



1

*Les fleurs s'éveillent, lourdes des perles
de rosée qu'elles portent en leurs creux,
pour abreuver les abeilles.*

Michel Delatour s'était installé dans le jardin. Il posa la casserole sur le réchaud à gaz. Sa casserole. Une vieille marmite dans laquelle avaient sûrement mijoté de bonnes soupes et qu'il utilisait pour nettoyer les cadres de ses ruches. Il se baissa pour mettre en route le réchaud, installé à même le sol, gratta une allumette et attendit patiemment que l'eau se mette à bouillir.

L'odeur tira Marie de son lit. Elle jeta un coup d'œil à sa fenêtre et se hâta de rejoindre son grand-père. Elle n'avait pas terminé d'enfiler son t-shirt lorsqu'elle se précipita dans l'escalier, manquant de bousculer sa grand-mère.

— Où cours-tu comme ça ?

— Voir papy !

— Tu ne veux pas plutôt venir déjeuner avant d'aller l'embêter ?

La phrase s'envola dans les étages. Madeleine entendit la porte claquer, et réprima un sourire.

Bien qu'il entendît sa petite-fille courir vers lui, Michel ne détourna pas la tête de sa casserole.

— Je peux t'aider ?

— Bonjour, Marie.

— Bonjour, Papy ! Dis, je peux t'aider ?

Elle se pencha pour observer ce que contenait le vieux récipient qui chauffait.

— Beurk ! C'est dégoûtant ! C'est quoi ?

— Ce sont les restes de vieux cadres de ruche qui remontent à la surface.

— Je peux touiller ?

— Ça ne sert pas à grand-chose, mais si ça t'amuse. Évite de t'approcher trop près, pour ne pas te brûler avec la casserole ou avec la flamme du réchaud...

— Promis !

Il chercha une grande cuillère, leva la tête pour constater l'impatience de sa petite-fille, et la laissa s'en emparer. Il aurait pu réaliser une soupe aux cailloux que cela n'aurait pas été plus magique pour elle. Quelle idée de vouloir remuer cette mélasse !

— On va en faire quoi quand ce sera cuit ?

— Je vais broser les cadres et les rendre beaux et propres aux abeilles.

— Pourquoi ils sont si sales ?

— Parce qu'ils ont déjà fait quelques saisons. Je les nettoie pour éliminer les restes de détrit, de cire, de propolis... C'est du petit bricolage, mais une fausse

Si tu as le bourdon, va voir les abeilles

teigne y avait élu domicile. Je préfère les nettoyer avant qu'elle ne grignote tout.

— C'est quoi une teigne ?

— Un petit papillon qui raffole de la cire. Il la mange aussi vite que toi, mes pots de miel !

Elle le regarda entortiller une demi-feuille de cire gaufrée entre les fils d'un petit cadre rectangulaire. Il s'appliqua à la maintenir dans la rainure prévue à cet effet.

— Surveille ta casserole ! Ne te laisse pas distraire.

— C'est quoi, ça ?

— Oh ! Mais tu n'en as pas fini avec tes questions ?

Pris de remords par sa brusquerie, il lui tendit une feuille de cire.

— Tu veux essayer ?

Tant bien que mal, elle exécuta elle-même l'opération.

— Il faudra ajouter quelques gouttes de cire, fixer les fils et ton cadre sera prêt.

De concert, ils se retournèrent en entendant le voisin qui s'adressait à eux.

— Bonjour Michel. Qu'est-ce que vous faites ? Ça sent bizarre par ici. Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Bonjour, Luc ! Penses-tu... Je fonds de vieux cadres de cire.

— Tu ne fais pas ça en hiver pour ne pas être dérangé par les abeilles ?

— Si ! Mais je me suis fait dépasser par une fausse teigne.

— Misère...

— Comme tu dis. Il n'y a que ces quelques cadres, fort heureusement ! Et puis nous travaillons à la fraîche Marie et moi, avant que les abeilles ne se réveillent !

— C'est plus prudent ! Ce serait dommage qu'elles viennent taquiner Marie et lui faire passer le goût des vacances à la campagne !

— Est-ce que Clara est déjà levée ? lui demanda-t-elle.

— Oui, elle donne à boire aux petits veaux à la ferme. Tu veux aller la rejoindre ?

Elle se tourna vers son grand-père.

— Il serait plus sage que tu ailles d'abord déjeuner. Tu ne voudrais pas que je me fasse gronder de t'avoir laissée partir l'estomac vide ! J'entends que ça remue à la cuisine. Ton frère doit être levé. Va les retrouver. Tu pourras ensuite rejoindre ton amie. Luc, vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas qu'elle rejoigne votre fille ?

— Si ça peut vous rassurer, je préfère voir les enfants jouer ensemble. Clara passe tellement de temps à la ferme. Allez, bonne journée à vous, et à tout à l'heure, Marie.

— Merci Luc. Bonne journée à vous aussi.

— Papy, et pour les cadres ? Qui va t'aider ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, je me débrouillerai.

Marie hocha la tête et partit rejoindre sa grand-mère et son frère, tout en se demandant si son grand-père arriverait à terminer tous ses cadres avant le réveil des abeilles.

Elle trouva Fabien attablé, le regard hypnotisé par les tourbillons provoqués par ses mouvements réguliers

dans son bol de chicorée. Son état engourdi contrastait avec l'énergie que déployait sa grand-mère aux fourneaux. Marie s'en approcha et se cala tout contre elle.

— Tu prépares déjà le repas ?

— Oui, je m'active pour que ce soit prêt à notre retour.

— Nous allons où ?

— À la biscuiterie.

— Oh non ! Je peux rester ici pour jouer avec Clara ?

Papy vient de me dire oui !

L'objection de Marie anima Fabien qui riposta à son tour.

— On va s'ennuyer là-bas !

— Vous n'allez pas vous ennuyer. Votre grand-père a quelque chose à contrôler, mais nous irons d'abord chercher votre maman à la gare.

— Papy ne peut pas y aller tout seul ? demanda Marie.

— Nous y allons ensemble. Cessez de discuter. Que dirait votre maman si elle vous entendait ? Vous n'êtes pas contents de la retrouver ?

Les moues réprobatrices des enfants embarrassaient la grand-mère.

— Ne faites pas cette tête... Nous rentrons tous ici pour déjeuner. Ce ne sera pas bien long. Et vous ne pouvez pas rester ici sans surveillance !

Face à ce redoutable argument, Fabien plongea à nouveau son regard dans son bol. Marie se dirigea vers le vaisselier. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour prendre la tasse en émail de son grand-père.

— Ne prends pas cette tasse ! Si elle n'est pas à sa place quand il va revenir, malheureuse !

— Il a beaucoup de travail. Je serai partie avant qu'il n'arrive.

Elle savait que, dans le pire des cas, son grand-père se contenterait de la regarder en plissant ses gros yeux pour cet affront. Ce petit plaisir rendait son chocolat chaud encore meilleur. Elle l'avalait d'une traite, se retroussa les manches et savonna la tasse avec son éponge débordante de mousse. Sa grand-mère observa le sérieux qu'elle dégageait dans l'exécution de cette tâche.

— Tu as déjà terminé ton déjeuner ?

— Oui. Je me dépêche pour aller voir Clara.

— Nous allons partir...

— Papy a dit oui.

Madeleine poussa un léger soupir. À quoi bon... Il serait plus simple de refuser. Sa petite-fille en serait-elle plus désagréable le reste de la matinée ?

— Sois rentrée dans trente minutes !

Marie détalait en direction de la ferme. Elle s'arrêta brusquement dans le jardin en passant à proximité de son grand-père.

— Est-ce que j'aurai le droit d'aller avec toi porter les cadres aux abeilles ?

— Tu sais bien que je vais seul au rucher. Les abeilles n'aiment pas que ça remue autour d'elles. Quand tu seras plus grande.

— Mais je vais avoir dix ans ! protesta-t-elle.

— Oui, mais tu n'entres pas encore dans ma vareuse. Pour ça, il faut que tu manges encore un peu de soupe. Allez, file retrouver Clara !

Si tu as le bourdon, va voir les abeilles

La petite fille ne se risqua pas à insister. Son grand-père était un homme de parole. Elle savait que ce jour viendrait. Un jour, elle pourrait aller voir les abeilles.

*

D'une étreinte délicate, Clara enserrait un petit veau au-dessus duquel elle se tenait, à califourchon, tentant de coincer, d'une main, la tétine d'un biberon dans sa gueule. Son autre main le caressait, pour atténuer les spasmes qui secouaient le petit animal.

Elle vit arriver Marie qui courait en direction de la nurserie.

— Salut Clara ! Je peux t'aider ?

— Tu veux tenir le biberon pendant que j'essaie de le calmer ?

— Il est tout petit !

— Il est né hier soir.

Marie entra dans le box, ce qui fit sursauter les trois veaux, repus, qui étaient allongés dans la paille.

— Calme. Reposez-vous. Marie ne vient pas pour vous embêter.

Ils reprirent leurs places, maintenant leurs regards sur la nouvelle venue. Clara invita Marie à s'approcher du petit veau affamé et guida ses gestes. À sa façon, avec une infinie douceur, à force de caresses, Clara apaisait l'animal.

— Clara, le lait ne coule pas dans sa bouche ! Il s'en met partout !

Les traits du visage de Marie témoignaient de son écœurement à la vue de ce mélange dégoulinant de lait et de bave qui attirait les mouches alentour. Mais elle

persévérait, laborieusement, et Clara éclata de rire face à la détresse manifeste de son amie.

— C'est un tout petit bébé et tu t'en sors plutôt bien !

Clara quitta le dos du petit veau, se posta en face de lui et le frotta grossièrement pour nettoyer les restes de lait. Marie en soupira de soulagement.

— Tu veux que je te montre ma cachette secrète ?

La petite fille traversa le box des veaux et invita son amie à grimper un escalier.

— Suis-moi.

Elles n'avaient pas franchi la dernière marche que Marie poussa un « oh » de surprise. Qui aurait pu croire que cette ferme cachait la plus belle salle de jeu qu'elle ait jamais pu voir ? Un canapé, une maison de poupée, de la vieille vaisselle, des caisses de Playmobil, des amoncellements de Barbie... Marie touchait plus qu'elle n'observait chaque objet qu'elle découvrait dans cette caverne d'Ali Baba. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux fillettes s'inventèrent un monde imaginaire.

— Adieu ! Je pars en voyage. Je pars en Amérique !

Parée d'une robe à paillettes, de chaussures à talons comme seule une Barbie sait les porter, Marie fit mine de saluer Clara.

— Ne va pas trop loin, reviens !

— Je ne pars pas longtemps. Juste le temps qu'il faut pour leur faire découvrir les gâteaux de papy et mamy.

— D'accord, mais mon père n'aime pas qu'on se déplace dans le bâtiment. Ça peut être dangereux.

En quelques pas, Marie traversa l'océan Atlantique qui les séparait pour la rejoindre et pour lui raconter

la merveilleuse aventure qu'elle avait vécue durant ce long voyage.

— Plus tard, affirma-t-elle, je ferai le tour du monde !

Sa Barbie dans les mains, Clara écarquilla les yeux :

— Comment tu vas faire ? Je t'entends déjà crier quand tes parents viennent te chercher. Tu ne peux déjà pas partir d'ici !

— Ah ! Mais je reviendrai toujours ici ! Et on se racontera nos voyages.

— Alors moi, je t'attendrai.

La réponse de Clara cloua Marie sur place. Elle ne comprenait pas. Son amie n'allait quand même pas passer sa vie à l'attendre ! Il y avait tellement à voir de par le monde ! Lassée, elle posa sa Barbie sur le canapé. Le silence qui s'installa ne dura pas. Une petite souris, qui s'était faite discrète jusqu'alors, quitta subitement sa cachette, sans doute affligée par tant de niaiseries. Les petites filles hurlèrent de terreur, debout sur le canapé, puis déguerpirent. Bon débarras, pensa la souris en regagnant son logis.

Fabien, qui venait à leur rencontre, arrêta Clara et Marie dans leur fuite.

— Dépêche-toi, Marie ! Papy sort la voiture. On y va.

Ses épaules et ses genoux fléchirent. Elle ne contesta pas. À contrecœur, elle se tourna vers son amie.

— Je dois déjà partir. On se retrouve cet après-midi ?

*

Une dizaine de kilomètres de chemins sinueux séparaient la maison de campagne de Madeleine et Michel Delatour de la biscuiterie.

Tout comme ses petits-enfants, Madeleine n'aimait pas quitter la maison de campagne dans laquelle elle était née, même pour quelques heures.

Le trajet du retour à la biscuiterie se faisait donc, généralement, dans le silence.

— Papy, tu veux bien mettre la cassette dans ton lecteur radio, s'il te plaît ?

— Celle de Jacques Brel ? demanda-t-il à Fabien en lui adressant un clin d'œil dans le rétroviseur.

— Non, plutôt celle-ci.

Michel glissa la cassette dans le lecteur, et l'habitacle se remplit des notes du groupe Ace of Base.

Madeleine pouvait en supporter des choses, grâce à Michel ! Y compris les goûts musicaux de leurs petits-enfants.

Michel aussi avait accepté beaucoup par amour pour Madeleine. Lui qui était destiné à reprendre la ferme familiale était devenu biscuitier malgré lui, lorsque Madeleine avait hérité de l'entreprise de ses parents à la suite de leur décès brutal. Ils étaient bien trop jeunes mais, ensemble, ils avaient appris à devenir artisans et chefs d'entreprise.

Être seule, sans famille pour l'entourer, rendait parfois son épouse nostalgique. Pour être respirable, l'air de Madeleine devait être chargé d'odeurs de biscuits. Ce n'était qu'ainsi qu'elle anesthésiait les vicissitudes de son existence. Alors, toute sa vie, Michel avait œuvré pour que Madeleine respire les biscuits, à pleins poumons.

Et puis, à la naissance de Fabien, un air nouveau était entré dans leur vie. Il y avait eu ensuite l'arrivée de

Marie. Fabien et Marie. Les plus beaux cadeaux qu'ils aient reçus de Jeanne, leur fille unique.

Lorsqu'elle s'occupait d'eux, Madeleine était apaisée. Elle secondait volontiers sa fille et savourait chaque instant passé avec ses petits-enfants.

Elle avait délaissé, ostensiblement, l'atelier de la biscuiterie. Pour autant, sa cuisine tournait à plein régime, au gré des envies de Fabien et de Marie.

À l'inverse, leur fille s'était engagée plus intensément dans l'entreprise familiale. Michel ne gérât plus que l'intérim lors des déplacements commerciaux de Jeanne. Ils étaient de plus en plus nombreux, certes. L'entreprise était à un tournant, il fallait se développer, aller de l'avant. Il allait lever le pied. Parce qu'il le fallait bien ? Il n'avait pas imaginé laisser l'heure de la retraite sonner. Mais Madeleine le lui avait demandé. Si Madeleine était prête pour cette passation, il se devait de l'être aussi. Et puis il se sentait si fatigué...

Michel respira enfin en se garant sur le parking de la gare. Il coupa le moteur de sa voiture, ce qui mit aussitôt fin au supplice qu'il endurait en écoutant les cassettes que ses petits-enfants glissaient dans son autoradio.

— Nous allons voir si votre maman est déjà arrivée.

Il ne fut pas nécessaire d'aller bien loin.

— Maman ! cria Marie en ouvrant sa portière.

Elle s'élança à la rencontre de la silhouette qui arrivait dans leur direction.

— Ma chérie ! fit sa mère, les bras grands ouverts. Fais attention ! À remuer ainsi, tu vas nous faire tomber !

Marie se recula pour laisser la place à son frère.